

LUMIERES DE LA VILLE

Le plus beau miroir du monde...

ORPHÉE. — *Réalisation et scénario : Jean Cocteau. - Photographie : Nicolas Hayer. - Décors : D'Eaubonne. - Musique : Georges Auric. (Prod. : André Paulvé, 1950.)*

Il y a eu une querelle des *Visiteurs du soir*. Chacun en a pensé ce qu'il en a désiré; mais il y avait les *Visiteurs du soir*. Il y a eu une querelle de la *Corde*; mais il y avait la *Corde*. Il y a une querelle d'*Orphée*; mais il n'y a pas d'*Orphée*. Simple oubli. Délicat tout de même, et noble, de se battre pour une ombre; j'allais dire : pour un reflet.

Le poète a pris un soin méritoire à se prémunir contre la critique. Un seul exemple, mais qui suffit. « J'ai voulu traiter le problème de ce qui est écrit d'avance et de ce qui n'est pas écrit d'avance. Bref, du libre arbitre. » Comme je vous l'imprime. Ainsi que Platon, ainsi que Spinoza. Ces poètes maudits détiennent de ces audaces. Mais, dans un autre article, ces lignes : « La beauté déteste les idées... notre époque se dessèche à force d'idées. » Devant nous, le pont-levis se dresse. Aussi bien, voilà évité un trop facile éreintement. Retenons seulement cette opinion d'un critique, qu'il faut estimer lucide, et qui nous rappela que la mort, dans cette Asie en feu, pour le manieur de bazookas qui chaque minute l'attendait, c'était autre apparence, peut-être, que Maria Casarès. Le siècle, en matière d'émotions, nous a rendus difficiles.

Orphée, ici, n'est que par hasard. Il existe plusieurs personnes qui s'appellent Dupont. Giraudoux et, en l'occurrence, Anouilh nous avaient autrement habitués : ils remaniaient la légende, ils exploraient plus avant sa signification, ils ne la mutilaient pas. Au reste, le film pourrait ne jamais s'arrêter. Opiniâtres, les maniaques de la descente aux enfers. Quelques minutes fort drôles : lorsque Orphée joue à cache-cache avec Eurydice. La salle, à ce moment, garde

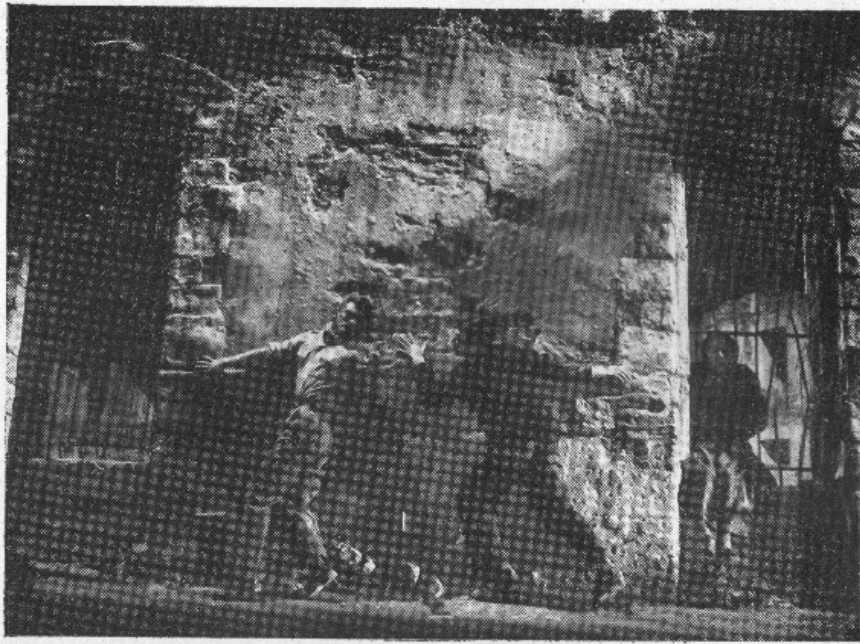
mal son sérieux. Mais s'il s'agissait d'un film comique, il fallait nous prévenir : nous aurions ri avec moins de gêne.

La question n'est pas que l'oiseau chante avec ses doigts ou avec ses plumes. Tous les thèmes traités naguère par Cocteau, et tous représentés ici, dans cette œuvre qui ne figure qu'un agenda, cela nous émouvait de les méditer noir sur blanc; aujourd'hui, où dans ce voyage d'une plume à une caméra, le style a disparu, ils se sont évaporés avec le style. Marais qui traverse un miroir, ce ne sera jamais que Marais traversant un miroir. Dans cette aventure éternelle, le signe, une fois de plus, a trahi l'objet. Lorsque nous penserons à la mort, nous ne penserons pas à des postes de radio ni à des gants, mais à certains cierges, mais à certaines *Trois lumières*, mais à un certain Fritz Lang. Le mystère aussi a ses lois.

« Orphée évite de prouver quoi que ce



« ...le seul Pèrier... »



« ...les maniaques de la descente aux enfers.. »

soit... Une œuvre est belle comme un visage est beau. » Je regrette, sur ce visage inexpressif et fade, de n'avoir même pas trouvé ce bouton au nez qui sauve le réel, ou ces blessures dont Malraux a parlé. Sur le banc d'accusation, les acteurs figurent en place visible, tous aussi gauches, aussi raides, aussi absents; à cette différence près que Casarès joue mal dans un rôle intéressant, Déa correctement dans un rôle sacrifié, et que, seul logique, dans un rôle sans portée Marais joue sans talent. Le seul Périer... Autre inculpé sur ce banc, à titre de personne morale, le Café de Flore ne méritait pas, même débaptisé, de pénétrer dans cette légende éternelle, et rejoint dans le placard des choses non vues le Lorientais de Becker.

Lenteur, inégalité, sécheresse, il est miracle de voir à chaque film de Cocteau s'entasser obstinément les mêmes défauts. Obstinement et même cyniquement, parce qu'il n'est plus permis à un metteur en scène de massacrer, après les films russes, les jeux de foules et de bandes, après les films américains, le coup d'aile des motocyclettes. De rythme point, parmi ces scènes d'interminables dialogues et d'interminables promenades, le long de couloirs bien moins infernaux que ces égoûts viennois de récente mémoire. Point de montage ici, ni

de vie : de très jolies images, trop minutieuses, trop savantes, trop immobiles, qui disparaissent comme elles avaient apparu, brutalement, sans ce halo qui distingue les univers habités. Restent quelques truquages, des jeux de gants et de miroirs, et des négatifs, témoignage du génie de Méliès.

Après la projection de la *Vie du poète*, Louis Chavance écrivait : « Cet irréel n'est qu'artificiel. » Les miroirs, les couloirs, les atmosphères raréfiées, les démarches incertaines, nous les retrouvons à trente ans de distance, la poussière en plus. Personne ne pouvait savoir en 1930 jusqu'où s'étendait cette route bordée de fleurs artificielles et d'eaux dormantes que, sautillant, le poète venait d'emprunter. Si elle déroulait ses lacets vers la dérision, ou si elle les déroulait vers le génie. Expérience contrôlée, elle menait à ces plaines sableuses où s'endorment parfois les talents.

L'on retiendra cette vision déconcertante d'un enfer dirigé selon les lois de la plus absurde bureaucratie, cette réplique de Casarès désespérée : « Chez les humains, il ne resterait plus qu'à boire », et ces regards où Périer a exprimé, dans leur détresse sans merci, la résignation et le sacrifice des hommes. En termes de sport, cela s'appelle « sauver l'honneur ».

HUBERT GRENIER.